

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Chomel, Jean Baptiste Louis. Eloge  
historique de M. Molin, médecin  
consultant du roi,...**

*Paris, s.n., 1761.*

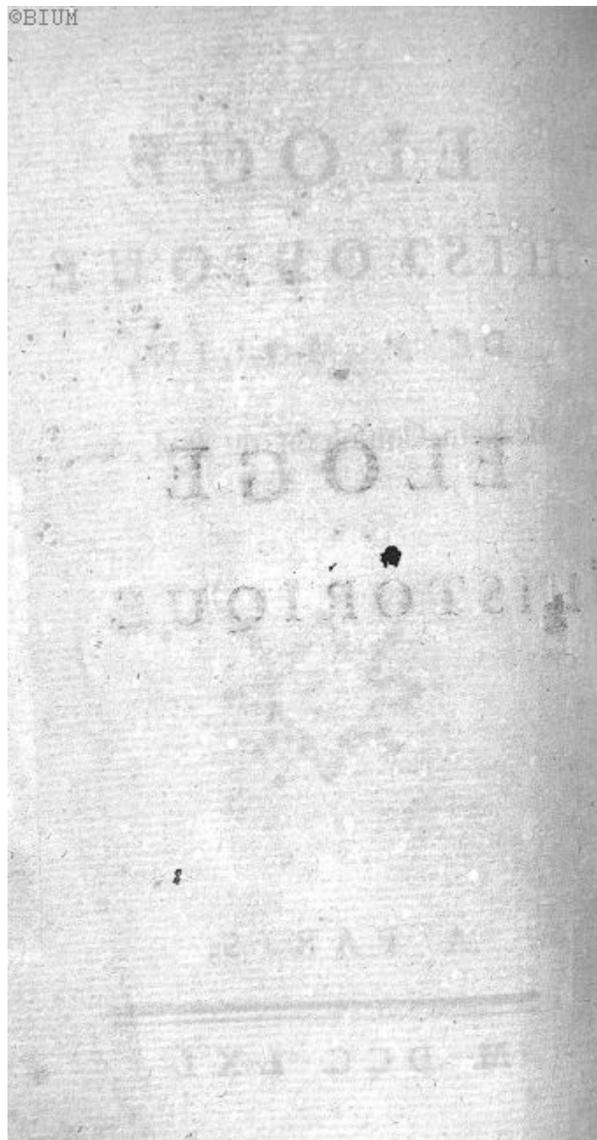
*Cote : 90945*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x21x04>

ELOGE  
HISTORIQUE





ELOGE  
HISTORIQUE

DE M. MOLIN,

Médecin Consultant du Roi, &c.

*comme dans le public sous  
le nom de Sumoulin.*



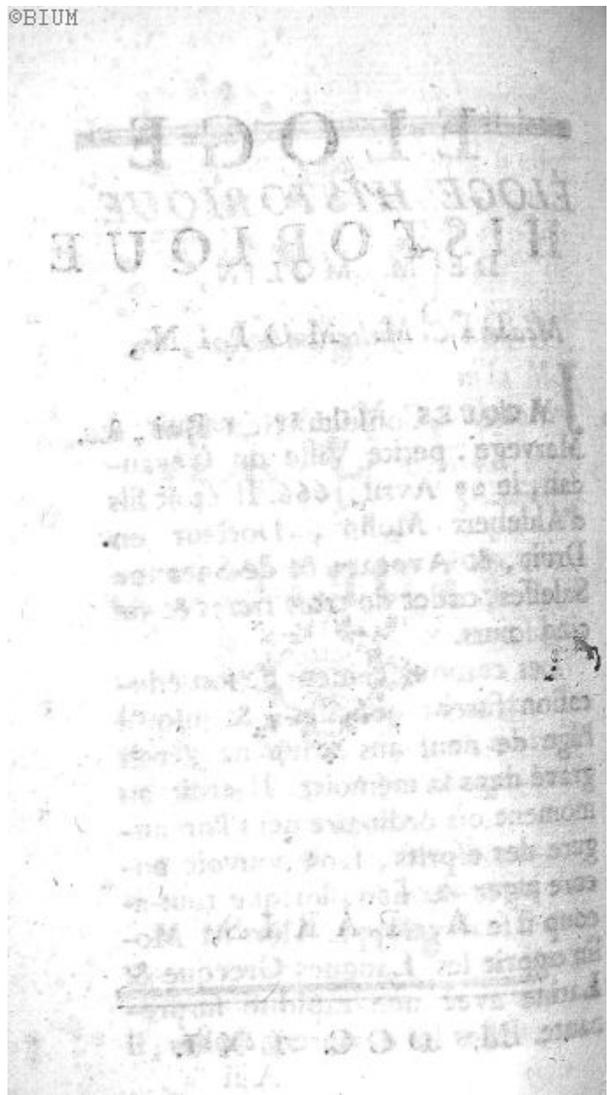
*J. de la Harpe & Utenud*

A PARIS,

---

M. DCC. LXI.

1761



---

---

**ÉLOGE HISTORIQUE****DE M. MOLIN,***Médecin Consultant du Roi, &c.*

**J**ACQUES MOLIN naquit à Marvege, petite Ville du Gevaudan, le 29 Avril 1666. Il étoit fils d'Aldebert Molin, Docteur en Droit, & Avocat; & de Suzanne Saleffes, cadet de trois frères & de cinq sœurs.

Les commencemens de son éducation furent difficiles, & jusqu'à l'âge de neuf ans, rien ne s'étoit gravé dans sa mémoire. Il étoit au moment où ordinairement l'on augure des esprits, sans pouvoir encore juger du sien, lorsque tout-à-coup il se développa. Alors M. Molin apprit les Langues Grecque & Latine avec une rapidité surprenante. Elles lui devinrent faciles, il

A jii

se les rendit familières , & il les a parlées toute sa vie , comme si elles étoient peu différentes de la sienne. Tout le monde sçait qu'il rendoit souvent & toujours à propos , de longues tirades des Poètes les plus accrédités. A quatorze ans son état étoit choisi , & ce fut pour la Médecine qu'il se détermina. Il se rendit à Montpellier , & sçut mettre à profit , dans un âge où toutes les impressions restent , les leçons du sçavant Barbeyrac & des autres Professeurs de cette célèbre Ecole. Ainsi il fut bien-tôt très - instruit dans une science où les progrès ne se comptent d'ordinaire que par les années , & où chaque nouvelle connoissance est le prix de nouvelles difficultés surmontées.

Il perdit de bonne heure son père , & sa famille le regarda dès-lors comme son appui. Un événement domestique mit au jour les ressources de son esprit , & justifia les espérances qu'on en avoit conçues.

Pendant son séjour à Montpellier, sa mère lui écrivit qu'une de ses sœurs, pour lors à Genève, étoit sur le point d'y contracter un mariage sans son consentement. Le jour même M. Molin partit pour Genève. On étoit sur le point d'en fermer les portes quand il arriva. On lui dit que sa sœur étoit allée à Morges, petite Ville de Suisse, & que dès le lendemain le mariage devoit s'y célébrer. Son parti fut pris dans le moment. Présenté au Résident de France auprès de la République, il en obtint un passeport, & par son crédit sortit sur le champ de la Ville. Arrivé à Morges, il trouva sa sœur occupée des préparatifs de son mariage. Il sut gagner son esprit jusqu'à obtenir un délai de quelques jours. Dans cet intervalle, l'ayant engagée à un voyage de curiosité, il passa en France avec elle, sans même qu'elle s'en aperçut, & la rendit à sa famille.

Plein d'ardeur pour la profession qu'il avoit embrassée, M. Molin revint bien-tôt à Montpellier. Là, l'étude & la pratique partageoient tous ses moments. L'anatomie l'occupoit l'hyver : l'été il s'appliquoit à la Botanique. Dans l'intervalle que laissoient à sa disposition ces deux études chéries, il suivoit les Médecins aux Hôpitaux, & visitoit les malades dans la Ville : aucune espèce de dissipation n'entroit dans le partage de son tems, & on lui a souvent entendu dire que dans tout le cours de sa vie, il n'avoit jamais sacrifié un écu à aucun amusement frivole.

Ses Cours faits, le Bonnet de Docteur pris, la tête remplie de bons principes, M. Molin se crut en état de se montrer avec honneur sur un Théâtre plus digne de ses talens. Il vint à Paris, capable d'exercer, mais encore plus curieux d'apprendre, & de perfectionner ses connoissances. Tous les

cours publics devinrent l'objet de ses études. Ceux du Jardin du Roi fixerent plus particulièrement son attention. Là, son assiduité lui procura une occasion de se faire connoître. Le Professeur d'Anatomie tomba malade, M. Molin le remplaça, & fit le Cours public. On tient ce fait de feu M. Malaval. Ce célèbre Chirurgien avoit été du nombre des auditeurs, & il assuroit que *ce cours avoit été fait avec la plus grande distinction.*

Un autre avantage que lui valut son assiduité aux herborisations du Jardin du Roi, fut la connoissance qu'il fit avec M. le Maréchal de Noailles. Ce Seigneur, dont le goût pour les plantes & pour la Physique, est devenu héréditaire dans sa famille, lui permit d'entrer avec lui dans une liaison dont M. Molin connoissoit le prix & dont il éprouva bien-tôt l'utilité.

M. le Maréchal de Noailles fut choisi pour commander notre Ar-

mée en Catalogne. Ce pays fertile en plantes rares, pouvoit fournir à M. Molin plus d'une occasion d'acquérir de nouvelles connoissances, & de porter de nouvelles richesses dans le Jardin du Roi. Il le témoigna à M. le Maréchal, qui, charmé de l'avoir auprès de lui, le fit nommer Médecin en chef de l'Armée. Il n'avoit alors que vingt-six ans; mais on oublia bien-tôt son âge par le zèle & l'application qu'il montra dans l'exercice de sa profession. Nul Officier, aucun Soldat n'échappa à ses soins, dès qu'il put leur être utile (a).

En 1697, M. le Duc de Vendôme fit expédier à *Maître Jacques Molin des Lettres de Protomédic pour*

---

(a) Ce fait étoit attesté en 1694 par M. de Trobat, Conseiller d'Etat, Premier Président au Conseil Souverain de Rouffillon, Intendant de l'Armée, qui qualifie M. Molin de *Médecin ordinaire du Roi*. En effet, il avoit acheté en 1692 une Charge de Médecin par quartier.

toute la Catalogne, à l'effet d'examiner les drogues, tant simples que composées. . . . . Ces Lettres furent signées Louis, Duc de Vendôme, & contre-signées par son Secrétaire, *Capistron*.

Un témoignage encore bien flatteur, est celui que lui rendirent en 1697 & 1698, au Camp devant Gironne, M. d'Egrigny, Intendant de l'Armée, & M. le Chevalier de Genlis, Gouverneur de la Ville & Fort de Gironne, Directeur Général de l'Infanterie dans l'Armée de Catalogne, & dans les Places du Roussillon. L'un & l'autre, assuèrent que *M. Dumoulin* (a), Médecin ordinaire du Roi & des Troupes de S. M. en Catalogne, s'acquittoit des fonctions de sa charge avec l'estime & l'approbation de tout le monde, ayant donné de continuelles preuves de son application & de son

---

(a) Depuis ce temps le Public s'est obstiné à l'appeller Du Moulin.

*zèle à la conservation des Officiers & des Soldats.* C'est d'après des preuves si distinguées, & sur le cri général que M. de Vendôme fit encore choix de lui, & voulut qu'il le suivît en Italie dans la même qualité de Médecin en chef des Armées de S. M. Le changement de climat ne faisoit qu'étendre sa réputation. Les campagnes d'Italie le comblèrent d'honneur. Le Roi de Sardaigne l'avoit vû dans le Camp de M. de Vendôme, en avoit entendu parler avantageusement, & il s'en souvint. Ce Prince, que la politique & l'intérêt rendoient tour à tour l'ami ou l'ennemi de la France, tomba malade. Nous étions alors en guerre avec lui : il demanda M. Molin ; on l'accorda, & le Prince guérit.

L'hyver de 1706, il revint à Paris. Son retour fut accompagné de toute la gloire qui peut flatter la juste ambition d'un mérite supérieur, utile à tout le monde. Les

( 13 )

pères lui devoient leurs enfans , les femmes leurs époux , le Roi des Sujets fidèles , & la Patrie des Citoyens précieux. Sa réputation l'avoit précédé : une guérison difficile & distinguée l'augmenta. Le grand-père de M. le Prince de Condé étoit dangereusement malade à Chantilly. M. Molin fut appelé. L'inquiétude étoit à la Cour & dans la Ville. Les Courriers se succédoient l'un à l'autre , & les variations des nouvelles entretenoient les allarmes. Le Ciel seconda les efforts & les talens de M. Molin. Le Prince recouvra la santé , & ne la dût qu'à M. Molin. Il avoit alors environ quarante - deux ans. Dès ce moment sa réputation fut assurée par la voix publique : il fut le Médecin de la Ville & de la Cour. Louis XIV l'appella dans les dernières années de sa vie , & voulut qu'il fût consulté dans toutes ses maladies.

Dans le danger où se trouva le

Royaume , par celui du Roi en 1721, M. Molin fut joint à MM. Dodart, Helvetius, & autres Médecins de la Cour, & mérita avec eux l'honneur d'avoir guéri S. M. Il eut aussi part à ses bienfaits. *De l'avis de M. le Duc d'Orléans, Régent, le Roi, voulant que les Médecins appelés en consultation sur sa maladie, jouissent pendant toute leur vie des fruits de sa bonté, accorda à M. Molin une pension de 1500 livres sur son Trésor Royal; & en 1728, l'honora d'un nouveau Brevet en qualité de Médecin Consultant.*

Les années s'écouloient & la réputation de M. Molin se soutenoit dans toute sa force, croissoit même, parce qu'elle n'étoit point l'effet de la brigue & de la cabale. En 1744, arriva le moment si inquiétant pour la France, moment qui jamais ne s'effacera de notre mémoire. Les fatigues d'une campagne aussi pénible que glorieuse, al-

térèrent enfin la santé de notre Monarque si aimé, si digne de l'être. La maladie en imposa d'abord à ceux qui environnoient S. M. lorsque tout-à-coup, elle augmenta avec une violence qui fit trembler pour des jours que chaque François auroit voulu racheter au prix des siens. Les progrès furent si rapides, que le danger du mal ne fut connu que lorsque la guérison étoit désespérée. Des Courriers disposés par-tout sur la route, nous apportoient d'heure en heure de nouvelles allarmes. Nos Eglises ouvertes & remplies jour & nuit, retentissoient sans cesse des cris & des vœux que formoient à l'envi tous les Ordres pour le Pere commun de tous les États. Quoique âgé de soixante & dix-huit ans, M. Molin ne connoît ni prétexte, ni infirmités, nul risque à ses yeux que celui du Roi. Il ne s'arrête nulle part : il vole où nos vœux l'invitent de se rendre, où l'amour le conduit. Le danger

(16)

disparoît à sa vûe, & bien-tôt la maladie cède à ses soins (a) : mais la santé de S. M. n'étant pas encore bien assurée, M. Molin la pressa de revenir à Versailles. Le Roi, n'écoutant que les mouvemens de son cœur, quitte Metz, se remet en Campagne, va foudroyer ce Boulevard d'où l'Empire se croyoit en état de menacer la France, & de-là revient à petites journées dans sa Capitale impatiente de le revoir, suivi par-tout & par-tout entouré d'un peuple qui célébroit par ses fêtes le double triomphe de la valeur & de la guérison. M. Molin parut devant lui : *Hé bien*, lui dit le Roi, *si je vous avois cru, je n'aurois pas pris Fribourg.* Sire, lui répondit M. Molin, *j'étois plus occupé de votre santé que de votre gloire.* Neuf mille livres d'appointement furent ajoutées au Brevet de Mé-

---

(a) Voyez Lettre sur la maladie du Roi, pag. 12.

(17)

decin Consultant qu'avoit M. Molin, & lui ont été payées jusqu'à sa mort.

Quelques années après, un nouveau danger menaça la France. M. le Dauphin fut attaqué d'une petite vérole confluente & dans un âge où cette maladie est très-redoutable. La guérison devint d'autant plus difficile, que le cerveau fut menacé d'inflammation. Les préjugés osèrent lutter contre l'avis de M. Molin, qui jugeoit la saignée du pied indispensable : mais l'autorité d'un si grand homme l'emporta : l'Héritier du Trône fut sauvé. M. Molin en partagea la gloire avec MM. Helvétius, Falconet, Pouffe, Vernage, M. le premier Médecin du Roi, & les autres Médecins de la Cour qui furent de son avis. C'étoit à lui seul que nous avions été redevables de la guérison de M. le Duc d'Orléans dans une maladie semblable & accompagnée de circonstances aussi dangereuses.

B

Tant de succès , une fortune considérable , une réputation étendue , l'une & l'autre établie & méritée par un travail assidu ; mieux encore , l'estime générale & la confiance publique , récompense la plus flatteuse , n'enorgueillirent jamais M. Molin. La modestie donnoit encore un nouveau lustre à ses talens. Doux & facile avec ses inférieurs , poli & prévenant avec ses Confreres , humain & complaisant avec tout le monde , il étoit le seul qui parût ignorer combien à tous égards il avoit de supériorité sur les autres. Les Médecins les plus accrédités lui cédoient par-tout le pas , & se faisoient honneur de suivre ses conseils.

M. Sylva , homme de beaucoup d'esprit & d'une grande ressource dans les maladies longues & désespérées , qui avoit toujours conservé vis-à-vis même de M. Chirac un ton d'émulation & d'égalité , le quittoit avec M. Dumoulin. Tous

deux un jour furent appellés chez M. l'Abbé de Ventadour, alors Prieur de Sorbonne, Recteur de l'Université, & depuis Cardinal de Soubise, qui étoit dangereusement malade. M. Sylva se fit attendre. *N'accusez que vous-même, si je viens tard*, dit-il à M. Molin, *J'étois dans une maison où l'on parloit de vous; je n'avois garde d'interrompre. Racine souffroit volontiers qu'on dit du bien de Corneille.*

Un autre Médecin très-célèbre par le nombre & par le mérite de ses Ecrits en tout genre, se faisoit un plaisir de rendre témoignage à la supériorité de M. Molin; & dans les consultations fréquentes qu'il avoit avec lui, après avoir dit son avis, lui disoit volontiers: *à vous notre Dictateur.*

Quelqu'occupé que fût M. Molin il donna toujours ses conseils & ses soins à tous les malades, sans distinction de rang & de fortune. Grands

Bij

& petits , riches & pauvres , maîtres & domestiques , tous avoient droit sur son zèle , & il sacrifioit à tous son repos. Souvent levé avant l'aurore , il parcouroit dans tous les instans du jour tous les quartiers de Paris ; plus estimable sans doute lorsque courbé sous le poids des années , il alloit au dernier étage d'une maison pour y porter des secours de toute espece , que lorsqu'il montoit les degrés d'un Palais.

Il étoit naturel que l'étendue de sa fortune répondit à celle de ses talens. Mais on sçait l'usage qu'il faisoit de ses richesses. (a) Trente-deux neveux ou petits-neveux lui ont dû leur éducation & leur établissement , & les pauvres leur subsistance. Tout étoit donné à la na-

---

(a) M. Molin gagnoit par an 30 à 40000 liv. Il avoit donné environ 800000 liv. à sa famille de son vivant , & à sa mort il s'en trouvoit autant à partager entre les héritiers de sa femme & son légataire universel.

ture & à l'humanité. Il ne s'approprioit rien. Il avoit vû naître le luxe, qui confond tout, sans s'en laisser corrompre. Son extérieur étoit sans faste, peut-être trop négligé. M. Molin avoit-il besoin d'être plus recherché ? sa figure avantageuse, & la célébrité de son nom le distinguoient suffisamment.

Dans le grand nombre de consultations que M. Molin faisoit pour la Province, il étoit aussi attentif qu'au chevet de ses malades. Peu de théorie, mais de cette théorie vraiment médicale, fondée sur l'expérience & l'observation, sans systêmes & sans verbiage. Il constatoit les maladies par leurs signes & leurs symptômes, peu curieux d'en rechercher les causes éloignées, moins connues & souvent étrangères. Il faisoit les indications les plus pressantes, fixoit le régime le plus convenable, établissoit une suite de remèdes sûrs & éprouvés, & s'éloi-

gnoit en tout de cette Polypharmacie fastidieuse , souvent préjudiciable , qui n'est que le manteau de l'ignorance & ne guérit jamais.

Plus éclairé qu'un autre sur le Prognostic , M. Molin avoit l'avantage de bien juger , & se privoit du plaisir séduisant de prédire. Il sçavoit que l'événement dans les maladies dépend du concours de bien des causes différentes ; qu'il n'en faut qu'une pour détruire ce que toutes les autres présagent ; & en renonçant à la petite gloire d'avoir deviné , il ne s'exposoit point à la honte réelle de s'être trompé. Attaché au moment & occupé de cet objet seul , il ne vouloit pas qu'on anticipât la veille sur le lendemain , ou le matin sur le soir. *Nox dabit consilium . . . . . consilium in arenâ . . . . .* c'étoit son langage. Il suivoit la maladie , étudioit son malade , interrogeoit tous ceux qui étoient autour de lui , n'omettoit

rien de tout ce qui pouvoit instruire, trop heureux de s'assurer de la vérité, quelques recherches qu'elle lui coutât. Il laissoit aux trompeurs empiriques la ridicule & dangereuse vanité de juger de la nature de la maladie d'après un coup d'œil jetté au hazard sur le malade, ou par un tact léger du poul, par l'inspection des urines, ou du sang, signes dont la réunion peut opérer certitude dans l'esprit d'un Médecin habile; mais qui séparés les uns des autres, considérez à part & comme isolés, fondent à peine une conjecture. Ce silence de réflexion, cette taciturnité prudente, M. Molin les portoit par-tout. Plein d'honneur & de probité, il évitoit de dire en public ce qu'il pensoit de l'état de ses malades, ou il n'en parloit que d'une manière exacte & uniforme. Jamais il n'employoit cet art infidèle de parler différem-

B iv

ment dans les différentes maisons. Il laissoit cette ressource méprisable aux talens médiocres, qui parlant bien de leurs malades dans un endroit, en parlant mal dans un autre, se ménagent, en cas d'accident, la coupable satisfaction d'avoir bien dit une fois.

Personne ne connoissoit mieux que lui l'usage difficile & approprié à chaque maladie des différentes eaux minérales, tant pour les bains & les douches que pour la boisson. C'est une expérience longue & réfléchie, & non pas des analyses si souvent contradictoires, qui peuvent en constater les vertus; & sur ce point comme sur bien d'autres, la théorie doit céder à l'expérience ou se régler par elle. Il étoit partisan de la saignée sans en être prodigue. Il l'employoit au commencement des maladies, & dans le fort des accès. Hardi sur les purgatifs, il les ordonnoit d'au-

tant plus volontiers qu'il sçavoit que ce sont eux qui terminent les maladies lorsqu'ils sont donnés à propos & par un Médecin habile à saisir le moment.

M. Molin ne se laissa jamais prévenir ou passionner pour aucun remède, écueil assez ordinaire dans la pratique de la Médecine. Cependant le lait pour toute nourriture étoit un de ceux qu'il exhaltoit au-dessus des autres dans une multitude de cas, & il avoit l'art d'y préparer ses malades. Il en ufoit lui-même tous les jours. Il en prenoit sur les onze heures (a) au retour de ses visites qu'il recommençoit après, & ne revenoit dîner que sur les trois, quatre ou cinq heures. Ce dîner étoit sobre, peu de viande, beaucoup de potage, en hyver des fruits cuits sous une cloche, en été des

---

(a) Le matin il prenoit volontiers du thé, pourvu que ce fût du thé verd.

(26)

fruits bien murs & fondans , point de vin depuis l'âge de quarante ans. La Goutte dont il commença dès-lors à être attaqué , lui avoit rendu ce régime nécessaire. Elle le prenoit aux pieds , souvent avec inflammation. Il ne craignoit point alors de se faire saigner , observoit la plus grande diete , se purgeoit lorsque la douleur étoit calmée , & rentrait avec courage dans toutes les fatigues de ses fonctions ordinaires. Un tempérament fort & robuste dont il n'avoit point abusé, une passion décidée pour sa profession dont il avoit l'esprit, le mettoient en état de fournir continuellement à ses grandes occupations. Nulle consultation où M. Molin ne fût appelé. Les malades le demandoient, les familles le désiroient, & plus vivement encore ses confrères qui connoissoient les ressources de son génie. Delà, cette grande autorité qu'il eut par-tout;

(27)

autorité utile à ses confrères pour qui il ranimoit la confiance des malades; honorable à sa profession sur laquelle il faisoit retomber l'estime qu'on avoit pour lui; avantageuse aux malades, du lit desquels il écartoit cette foule de Charlatans & d'Empiriques plus dangereuse que les maladies qu'ils se vantent de guérir. Aussi a-t-on vû depuis sa mort s'élever en Médecine un esprit de nouveauté, & si j'ose le dire, une espèce d'Anarchie si pernicieuse qui s'établit au préjudice des bonnes règles. Chaque malade a son protégé, son empirique, son remede de famille. On trouve même des Médecins qui prétendent avoir une méthode & un système à part. Delà, ces principes si faux en eux-mêmes & si contraires au bien de la Société, qu'il faut renoncer à l'ancienne façon de guérir, quelque autorisée qu'elle soit par l'expérience des siècles, en suivre une

nouvelle , bannir la saignée , ajouter à l'ardeur de la fièvre le feu des cordiaux , faciliter les redoublemens , provoquer des sueurs , exciter de prétendues crises , ou attendre patiemment que la nature subjugué les maladies par ses seules forces. Enfin , renverser toutes les opinions reçues depuis les Grecs jusqu'à nous.

Cette Phrénésie aura son cours jusqu'à ce que des Médecins habiles aient le courage de se réunir pour la dissiper. M. Molin s'y seroit opposé, il y a vingt ans, & elle n'eût pas prévalu. Il mourut le 21 de Mars 1755. âgé de 89. ans, d'une Goutte érépélateuse , qui dégénéra en Gangrene, au pied & à la moitié de la jambe. Il n'a point laissé d'enfans , mais il revit pour d'autres emplois dans des neveux dignes de lui.

M. Molin n'a rien écrit sur la Médecine qu'il sçavoit si bien : mais il a le

(29)

plus contribué à établir la meilleure méthode de la pratiquer. D'habiles Medecins, formés par ses leçons & sur ses conseils, l'employent par-tout. Ce service nous intéresse plus sans doute, & sera plus utile que cette multitude de Livres qui s'enfantent si facilement à l'ombre du Cabinet, qui ne servent qu'à perpétuer les faux raisonnemens, à introduire le Pirrhonisme fatal aux progrès des sciences pratiques, & à remplir le Royaume de Médecins propres à nous faire encore plus regretter celui que nous avons perdu.

*F I N*